

Le Galepin

- ROUGE -

n°8 - 1^{er} mai 2018

sommaire du n°8

CETTE PHOTO-CI

. *Défense d'afficher*

2

CE LIVRE-CI CE MOIS-CI

. *Ces morts heureux et héroïques*, L.Mogelson

3

UN ÉDITEUR : LA CONTRE ALLÉE

. *Catalogue des dix ans*

4

JEUNESSE

. *La dernière représentation de Mademoiselle Esther*,

A.Jaromir, G.Cichowska

5

ROMAN

. *Un funambule*, A.Seurat

6

B.D.

. *Mon traître*, P.Alary, S.Chalandon

7

SPORT

. *Cet été, qu'est-ce que vous footez?*

9

POÉSIE

. Pierre Drachline

11

UNE CHANSON

. *Les Anglais bombardaient les ponts*, J.Bertin

12

LES PETITS MÉTIERS

. *Président à vie*

13

LE PETIT ÉCHO DE LORC'HEC

. *Le grand saut vers l'au-delà*

14

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment*

15

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,

Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,

Anais Labbaye, Eden Mahrenbourg,

Jean-Paul Simon

site : www.lecalepin.fr

mail : lecalepin@outlook.fr

CETTE PHOTO-CI



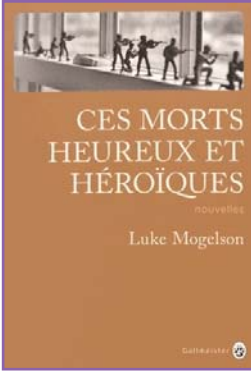
DÉFENSE D'AFFICHER ! loi du 29 juillet 1881

Situons les lieux : l'Oise, à une heure de Paris. Un département à l'image du pays : une société essoufflée sous la poussée d'une jeunesse qui n'en peut plus. J'ai 21 ans et mai 68 me jette dans la vie. Dans l'internat où j'enseigne, une cellule de grève se crée immédiatement. Les élèves sont renvoyés dans leurs familles et le drapeau rouge flotte sur le toit. À Beauvais, l'inspection académique est occupée. Du jamais vu. Tous les jours une 4L file à Paris, pour en rapporter des tracts et des affiches. J'achète les journaux, j'écoute la radio, je participe aux A.G. Les vieux militants École Émancipée sont là pour nous encadrer. Moi dont les parents sont à mille lieues de l'événement – pensez ! un père gendarme et une mère confite en religion... – je me sens bien dans cette famille d'emprunt.

Je fais la connaissance des permanents de la Fédération des œuvres laïques. J'y passe des demi-nuits à tirer des tracts sur la Gestetner. Ils ont un système de stencil électronique qui permet de graver des images. Un prof de dessin reproduit les graphismes des Beaux-Arts parisiens. Pas de gris, juste un rendu par hachures. Nos cibles ? Le Général bien sûr qui a su si bien incarner la Résistance et n'a rien compris à celle du peuple algérien. Je suis encore largement inculte sur la question mais, dans l'amphithéâtre du CDDP, se succèdent les orateurs et les films pour un apprentissage accéléré.

Un jour le prof de l'École normale emmène un petit groupe dans son local. J'en suis. J'y apprend le mot *sérigraphie*. Nous tirons notre première affiche. Un simple appel à la manifestation avec une reprise du dessin d'un CRS casqué. Noir. Second passage en rouge avec la date : mercredi 15 mai, 14h. Émerveillement ! Bien sûr il y aura cette nuit à coller dans tous les villages alentour, cette course avec la voiture des flics, la manif, les drapeaux... Mais ce que je garde de plus précieux, ce sont les odeurs d'encre.

Eden Mahrenbourg ♦



LUKE
MOGELSON
EN DIRECT
DES
COMBATS

Mogelson est Américain, il a 36 ans. Entre 2011 et 2014 il était correspondant en Afghanistan pour le New York Times Magazine. Il a couvert également la guerre en Syrie.

Les dix nouvelles ici regroupées sont remplies du bruit et de la fureur de la guerre, et surtout de la destruction inéluctable de ceux qui la font. Dans *Cap au lac* qui ouvre le recueil, un vétéran se rend dans le Vermont pour essayer de renouer avec sa femme Lilly, qu'il a frappée. Neige, alcool, accident, arrestation. Il partage la cellule d'un type en fauteuil roulant, lui aussi vétéran. En sortant, Lee Boyle l'emmène chez lui, où vit Ruth, visiblement aussi peu indemne que son compagnon. Il part avec Lee, en luge, chasser sur les bords du lac. Il revient seul, «*Il avait besoin d'être seul*», dit-il à Ruth.

«C'est alors qu'un coup de feu au loin fit lever quelques oiseaux de la canopée. La réaction de Ruth fut si infime – à peine un tressaillement –, j'étais certain qu'elle n'avait pas entendu.

— *On dirait qu'il a touché quelque chose.*

Ruth ne répondit pas. Elle regardait la piste qui s'enfonçait dans les bois.»

Toute l'écriture de Mogelson est dans ces sept lignes finales : on en a assez laissé entendre, on quitte les personnages et les lieux. Au lecteur de prolonger l'instant.

Des vies déglinguées, désormais sans fil conducteur, on pressent bien ce que cela appelle : l'alcool, le n'importe quoi, les blessures, l'hosto. Certaines nouvelles se consacrent pour l'essentiel à l'évocation d'un fait, ou d'un personnage. Telle *Gamins*. Cela se passe dans une compagnie de démineurs. Mystérieusement un gamin

dépose à leur intention des jerricans maculés de boue et leur fait signe, avant de disparaître. Serait-ce un piège ? Sans doute pas mais Feldman – un ancien prof assez mal adapté aux opérations de guerre – a le souvenir d'une fois où, en Irak, à avoir fait confiance à un gamin, ils avaient failli tous y passer. Le jour où le groupe se retrouve mitraillé par des ennemis invisibles, le gamin est là, «*accroupi dans les buissons, les yeux fermés, mains plaquées sur les oreilles. D'évidence il n'avait pas envie d'être là.*» Pourtant quelqu'un le vise et l'abat : Feldman ! Désormais tout le monde l'évite. Plus tard le narrateur le retrouve lors d'une réunion de vétérans. Il est à l'écart, comme toujours. «*Je finis par me diriger vers lui. Juste avant que je ne l'atteigne, j'aperçus son visage dans un miroir au-dessus des pompes à bière. Je m'arrêtai net.*» On n'en saura pas plus.

Éclipse solaire totale, le dernier texte, est sans doute le plus halluciné. Un journaliste raconte sa vie en Afghanistan avant qu'une bombe ne fasse sauter le café dans lequel il se trouve. «*Je contemplais un ciel marron. Je me redressai. La première chose que je remarquai fut une jambe. Elle était encore dressée à un mètre de moi, avec chaussette et chaussure, comme si elle s'était détachée à mi-enjambée. Puis j'aperçus le trou dans le mur.*» Mogelson excelle à rendre compte du brouillard mental, du flou dans lequel se meut le journaliste. Sur la frontière tenue qui sépare la réalité du cauchemar. Des souvenirs affleurent, des images, des sensations. Il traverse la ville dans un état de surdité qui ne se lève que très lentement.

On sort un peu sonné de cette lecture. Le rythme des actions est soutenu, les personnages défilent, on est parfois pris d'une façon d'ivresse.

Aude France ♦

Ces morts heureux et héroïques, Luke Mogelson, Gallmeister, 2018, 200p.



Cette année, mois après mois, nous suivrons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essaierons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance: nous achetons les ouvrages.



LE CATALOGUE DES DIX ANS

Il est numérique, superbement composé et mis en page. 128 p. Il ouvre sur cette citation :

J'ai pu me promener, voyager, regarder, rencontrer

quelques personnes et constater que, ici comme ailleurs, loin de toute idéologie, forcément manichéenne, forcément réductrice, il existe des individus, des êtres humains qui, hors de tous les modèles, hors de tous les moules façonnés par les inquisiteurs de tous bords, sont avant tout des membres de la communauté humaine qui est la seule que nous, poètes, artistes, hommes, amis de l'amour et de la vie, puissions rêver, désirer et motive notre combat journalier contre la tristesse, le temps et la mort

qui est de Nivaria Tejera et donne l'esprit de la maison.

Viennent ensuite les publications 2018, une par mois. Propos de l'auteur, sa lecture d'un autre ouvrage ou la lecture d'un autre auteur sur son texte à lui. Elles se distribuent entre les diverses collections: La sentinelle, Les périphéries, Fictions d'Europe et L'inventaire d'inventions. Chaque collection – y compris les Hors collection – est ensuite inventoriée. Ce qui frappe c'est l'ouverture aux littératures étrangères: il y a des ouvrages traduits de l'anglais, de l'espagnol, du grec, de l'italien, du polonais, du portugais, du tchèque! Ceci dénote une ambition peu commune.

La mise en page est simple, claire, efficace.

Et puis un unique auteur-e-s (y compris les traducteurs): douze pages à raison de six auteurs par page, avec notule et photo.

Roger Wallet ♦

fichier numérique téléchargeable sur le site des éditions.

Sur leur site, l'équipe animée par Benoît Verhille définit ainsi sa ligne éditoriale:

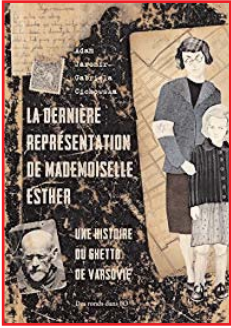
«Avec une ligne éditoriale déterminée autour d'un axe Littérature et Société, La Contre Allée s'attache tout particulièrement au devenir et à la condition de l'individu au coeur de nos sociétés contemporaines.

Témoigner, transmettre, questionner... Provoquer et croiser réflexions et sensibilités sur des sujets d'intérêts communs, aller à la rencontre d'artistes, d'intellectuels et de personnalités politiques, voilà ce qui anime et illustre l'esprit de rencontre(s) qui caractérise et fait l'attrait de la maison.

L'organisation de résidences de création, d'expositions, de lectures et rencontres publiques, sont autant d'aspects qui accompagnent les ouvrages qui font la vie d'une maison qui se conçoit comme un espace de ressources et de recherches.»

Admirez le colophon :





ADAM
JAROMIR &
GABRIELA
CICHOWSKA

UNE
FULGURANTE
ET TENACE
DOULEUR

Ce qui frappe d'abord, c'est l'objet, ses couleurs – dégradés de tons bruns, sombres, passés – et les trois personnages de la couverture, le Pr Korczak (photo), Mlle Esthers Ietzte Vorstellung et la petite Genia (dessins), ont tous trois le regard baissé. Le brassard au bras droit avec l'étoile de David dit tout. Le sous-titre, *Une histoire du Ghetto de Varsovie*, le confirme. Papier épais avec des fonds gris ou bistres tachés, typo magnifique dont on comprend vite qu'une police s'attache à chaque personnage – les caractères machine pour le Pr. L'usage de documents iconographiques (redessinés) de plusieurs lieux d'archives juives de Varsovie, d'Israël et de la B.N. autrichienne apporte au récit la valeur de témoignage.

Aucun sourire sur les visages mais, page 107, la beauté de la représentation transfigure celui de Genia pour en faire une icône hindoue, fleur rouge à l'oreille. C'est l'histoire de cette transfiguration qui illumine l'album pour nous arracher l'âme.

Dans son orphelinat du ghetto, Korczak se bat chaque jour pour donner à ses deux cents protégés ne serait-ce que deux tartines de pain. Mlle Esther l'accompagne mais, dit-elle, «*Les enfants ont besoin d'encouragements. Ils se traînent, sont apathiques... Je connais une pièce de théâtre qui pourrait peut-être [leur] donner un peu d'espoir.*» Une pièce du grand poète indien Rabindrahnath Tagore, «*Amal et la lettre du Roi*», Amal, ce petit garçon malade enfermé dans sa chambre, rêvant des monts Pantschmura, (de) la rivière Schamli, (de) l'île des perroquets...

«*Des voix – où plutôt des mots – qui s'enchevêtrent, ser-*

rant notre gorge... chacun écrit un journal dans lequel sont déposés les angoisses, les tristesses, les observations, les espoirs, les souvenirs, les lueurs de petites joies éphémères. Notre regard s'attarde longuement sur chaque illustration, des crayonnés, des collages, des gris, des beiges, des coupures de journaux, des reproductions de photographies, de lettres, puis ici et là des orangés – la chaleur ou la douceur d'un moment doux – qui embrasent la page, énergie de vie.» (site Les mots de la fin)

Trois semaines après la représentation, le Pr Korczak, ses collaborateurs, dont Esthers, et les enfants sont déportés à Treblinka et assassinés.

On a beau savoir tout cela, la force de ce livre est d'encore nous faire haïr et vomir toutes les extrêmes-droites, légales et pas. Y compris, n'en déplaise à certains idéologues, celles que tolèrent l'Europe, les États-Unis et... Israël.

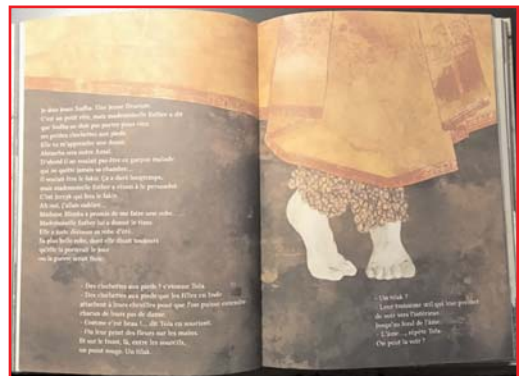
On peut dire bien sûr que tout est construit, dans un tel scénario, pour provoquer l'émotion. Mais la Shoah ne m'a jamais fait venir les larmes : elle me fait me dresser, m'indigner, m'insurger, elle m'incite au combat.

Dire encore la beauté graphique de cet album où tout est cohérent, réfléchi, intelligent. Sensible.

Jaromir n'a pas 50 ans, Cichowska n'en a que 34. Et, tous deux, du talent à revendre.

Anaïs Labbaye ♦

La dernière représentation de Mademoiselle Esther, Adam Jaromir & Gabriela Cichowska, Des ronds dans l'O, 120p., 2017



ALEXANDRE SEURAT

UNE ÉMOTION À VIF

Il me faut remonter à la lecture de *Des hommes*, de Laurent Mauvignier, pour me souvenir d'une telle émotion à la lecture. Et encore est-elle ici accrue par le sentiment d'étrangeté qui persiste une fois le livre refermé. Pourtant, dès les premières pages, j'ai su de qui parlait l'auteur : mon frère se comportait exactement comme son personnage ou plutôt, parce que nous n'en avons jamais parlé avec lui, ce personnage traduisait ce que je pressentais exactement des sentiments de mon frère. Qui était «schizophrène» selon le verdict délivré par le premier H.P. où on l'enferma avec camisole de force et électrochocs. Pardon, électroconvulsivothérapie! Un traitement auquel le jeune homme de Seurat n'échappera que pour le pire...

La première phrase fait sursauter : « *Quand il avait sauté des rochers, la morsure du froid.* » mais elle a davantage vertu de saisir que de définir une écriture. Il revient peu aux phrases non verbales. C'est surtout son insistance à cerner le mystère, à le contourner, à lui arracher peu à peu de sa ténèbre qui crée cette ambiance constante de rêve mal éveillé ou de voix demi-sourde. Tous les contours de ses sensations restent flous : « *Les autres s'éloignaient : ce n'étaient plus que des têtes d'épingle.* » « *Il avait l'impression que ces cris vers des visages qu'on ne voyait pas [...] montaient à l'intérieur de lui-même.* » « *Sous ses doigts, le contact de la peau de son propre visage était épais, insensible.* »

Insensible. Comme le sentiment qu'il donne aux autres, à ses propres parents et à Solenne qui vient de le quitter. C'est cela : une absence de réactivité aux choses qui adviennent, un engourdissement de tout l'être, à tel point que la douleur délivre : « *Il y avait un soulagement à être dans la catastrophe, enfin.* » La douleur n'est pas pire que l'angoisse, elle est, enfin, une certitude.

Tout le reste n'est qu'un maelström, une non-existence, la marche sur un fil au-dessus du vide.

Il s'est réfugié, seul, dans la maison de vacances familiale mais doit rejoindre les siens pour l'anniversaire de sa mère. Évidemment il se trompe de train, évidemment il erre, évidemment il est à contretemps. Son père le conduit à un rendez-vous dont il ignore tout. Psy, enfermement... Comment fait-il pour se sauver de là ? Rien de prémédité, presque par erreur... Errer, ce qu'il aura fait de mieux dans sa vie. Puis la nuit, la solitude, le pont, « *Il avait l'impression que le noir s'étendait sans limites, sous lui.* ». C'est presque absent de lui-même que... « *Il n'eut pas l'impression de tomber : il glissait.* » (derniers mots du livre).

Trente-neuf ans, son troisième roman, Seurat. Quelle maîtrise époustouflante et surtout quelle beauté d'écriture qui nous transperce à ce point : il traduit à l'exact les sensations (plus que les émotions, ou alors un battement de cils est une émotion).

« *[Ce] roman ressemble à un long poème, porté par une écriture sobre et délicate, sombre et douloureuse. Un sens de l'épure éprouvant et déchirant, âpre et beau, distillé dans chaque phrase, sans rupture et avec une grâce singulière.* » (ActuaLitté) Je me garderai bien de donner dans l'emphase mais ce petit roman est une merveille. On voudrait l'avoir écrit.

Je me retourne vers l'exergue. Elle est de Büchner, qui s'y connaissait pour dire la douleur (cf. *Woyzeck*) : « *Au début il sentait une pression dans la poitrine lorsque les pierres se mettaient à rouler [...] il sentait une pression en lui, il cherchait quelque chose comme des rêves perdus, mais il ne trouvait rien.* »

Alors, mon frère, lui non plus il n'avait rien trouvé ?

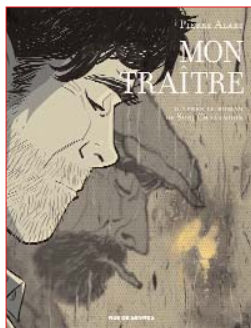
Rémi Lehallier ♦

Un funambule, Alexandre Seurat, La brune au Rouergue, 2018. 84p.



PIERRE ALARY
SORJ CHALANDON

« MON TRAÎTRE »



Je démarre cette chronique le 23 mars. Un individu a fait le show hier soir sur un plateau télé; il a pratiquement occupé autant l'espace médiatique que le mouvement social d'hier... L'art de la manipulation... et de la désinformation!

J'ai aimé le roman de même titre il y a quelques années. Le roman de Chalandon (2008) évoque la figure de Tyrone Meehan – alias Denis Donaldson – responsable de l'IRA, vétéran de tous les combats contre les Britanniques, qui se révéla « traître à sa cause » en renseignant l'armée ennemie. L'auteur en devient l'ami. Il le restera jusqu'au bout. Dans un second roman, « Retour à Killybegs », Chalandon raconte en quelles circonstances (qui n'impliquent pas l'IRA), Meehan est assassiné.

« On fait comment pour embrasser la joue d'un trahi? »

En préface, Sorj Chalandon écrit qu'il a voulu « faire d'un drame intime une douleur universelle ».

Avec l'introduction en deux brèves pages, c'est un bon polar qui s'annonce... Sur un mur de Belfast: « Is there life before death? » [Y a-t-il une vie avant la mort?]

On bouffe bien de l'Irlande, avec ses pubs, ses cimetières, ses crucifix, ses vies incarcérées et brisées. Le

roman n'est pas triste pour autant, il a réussi à toucher la « douleur universelle ».

Un soir, je me suis retrouvé, comme le narrateur, dans les pissotières d'un pub à tanguer un peu en évacuant ma vessie. Mon voisin, chargé comme moi, me proféra cette vérité: « Bier is good twice; when you drink it & when you piss it ». [La bière est bonne deux fois: quand tu la bois & quand tu la pisses]

L'histoire commence dans des pissotières, par ce conseil de Tyrone Meehan (cadre supérieur de l'IRA) à ce jeune «frogg»: « Recule tes pieds, tes chaussures vont être éclaboussées! »

La mise en page conserve cette ambiance polar, on découvre toutes les sept ou huit pages un rapport dactylographié sur feuille blanche: *Interrogatoire (suite) de Tyrone Meehan*. C'est percutant et glaçant.

Le dessin est rude et beau. Les cases sont très souvent inégales; sur cent vingt pages seules trois planches pleines page!

D'ailleurs celle de la page 100 est très militante: « L'IRA décide de déposer les armes; pas de les rendre ». Une petite case s'y incruste, on y découvre, après insistance, une main qui tient un caillou, qui a du mal à obéir à un ordre décidé par le conseil de l'IRA et lui seul.

La mise en couleur amène bien une balade irlandaise..

« Comment fait-on après, lorsqu'on est traître, pour effleurer la peau des autres? » Mais cette traîtrise n'est-elle pas simplement humaine?

Les visages des habitants sont marqués de la colère, la haine, la douleur et la camaraderie. Le dernier enregistre-



ment de l'interrogatoire (16/12/06) se termine ainsi: « On arrête tout. Bon dieu, coupez cette saloperie de caméra! »

Page 133: « *Le salaud, c'est parfois un type formidable qui renonce.* »

Au milieu du roman, pages 64, 65, 66, se dévoile le basculement...

« *J'ai un enfant derrière les barbelés (de Long Kesh), je n'en veux pas un autre; ce n'est pas ton destin. Promets-moi.* » — « *Je te promets.* »

Le 05/05/81, à Long Kesh, décède Bobby Sands. Mitterrand en avait profité pour ratisser quelques voix. Bobby Sands était un prisonnier qui faisait la grève de la faim et qui a été élu député malgré l'acharnement de Maggie, la dame de fer!

L'auteur dit: « *Je suis catho comme ça, par habitude, par lassitude. Mais ce jour-là, dans Falls Road, j'ai mis les genoux à terre.* »

Page 78: « *Bobby Sands était mort. Bobby Sands était libre.* »

Page 94: À propos des Brits, Tyrone dit: « *Je leur en veux parce qu'ils nous ont obligés à tricher, mentir et tuer. Je déteste l'homme qu'ils ont fait de moi.* »

Page 97 le rapport d'interrogatoire fait une allusion aux « Irlandais de Vincennes », affaire peu claire pour le

gouvernement français en 1982.

Page 110, quatre larges cases: gros plans de plus en plus serrés sur la douleur d'un visage. Puis on lit « *C'est fermé* » à la porte de l'atelier.

Page 118: Jack, le fils de Tyrone, se sent trahi, non pas par son père mais par la vie qui va avec.

J'avais vraiment aimé le roman, le travail de Pierre Alaby m'a retransporté dans cette tourmente affectivo-sociale.

Ce fut un régal.



Michel Deshayes ◆

Mon traître, P.Alary-S. Chalandon, Rue de Sèvres, 2018.

Mon traître, (roman) S. Chalandon, Grasset, 2008.

Derry

Souvenirs émus des premières années
cette ville tant aimée au fond de ma mémoire
les ballons lancés près du dépôt de gaz
et nos rires en sortant de l'école
reniflant sous la pluie les odeurs de combustion
on grimait la petite ruelle sombre
avant de dévaler le long de la prison
dans cette ville que j'ai tant aimée

Dans les petits matins quand les filles jouaient
en imitant leurs mères comme font les enfants
avec des poupées de chiffon et de laine
on partait dans les petits matins
appelant dans la lande en contrebas de la grange
les mésanges et les cailles avec des appeaux
mais ces jours heureux se sont en allés
dans cette ville que j'ai tant aimée

Un air de musique dans le ciel de derry
je me souviens du jour de ma première paye
j'ai joué mon fric dans un bar de rencontre
avec les femmes et tous les amis
j'ai passé ma jeunesse sous le ciel gris de derry
dans le vent la musique et les soirs d'alcool
j'y ai tout appris de la vie et des femmes
dans cette ville que j'ai tant aimée

Des années plus tard revenant à derry
je n'ai pas retrouvé les lieux de mon enfance
et devant le sang les crimes et les cendres
je n'ai pu m'empêcher de pleurer
près du dépôt de gaz les armées sont casernées
ces foutus imbéciles et leurs fusils
j'ai tourné le dos au bonheur en allé
dans cette ville que j'ai tant aimée

traditionnel irlandais (traduit et adapté), 1976, R.W.

CET ÉTÉ, QU'EST-CE QUE VOUS FOOTEZ ?



FIFA WORLD CUP
RUSSIA 2018

Dans quelques semaines la déferlante football nous fera oublier la réalité d'un monde où les tirs au but se font à balles réelles, où les exclusions mettent pour de bon des gens derrière des barreaux, où les fautes sont autre-

ment létales que

celles payées d'un simple carton de couleur.

Moscou sera au centre du monde et nous ne pensons plus à l'Ukraine ou à la Tchétchénie. Nous effaçons de nos esprits les politiques pour le moins singulières des Russes en Syrie. Et d'ailleurs, pour rester sur le terrain du sport comme on le cause dans les officines mondialisées, nous aurons oublié la réalité d'un dopage d'État qui vaut au sport russe d'être écarté de toute autre compétition que ce football-là... Nous oublierons tout autant qu'Adidas se conjugue avec Coca-Cola et que les «OUI» d'encouragement des supporters s'écrivent en réalité «¥.€.\$.»

Alors qu'écrire sur cette farce tragi-comique qui se prépare? Comme d'habitude, que les athlètes n'y sont pour rien? Qu'il serait déplorable de mettre ces jeunes hommes en porte-à-faux et de leur faire porter le poids d'une culpabilité qui ne peut pas être de leur ressort? Devrais-je aller jusqu'à affirmer que ce sport-là n'est pas qu'une mascarade du fric, des hystéries nationalistes et du pire mauvais goût, mais une belle chose partagée fraternellement par les peuples, à défaut de l'être proprement par les nations? Mais oui! Comme à chaque fois, n'est-ce pas! Alors, n'ayant pas plus envie

que cela ni de dénigrer l'événement qui se prépare et moins encore de le célébrer, je vous invite à une petite promenade au travers de morceaux choisis, concoctés par des gens du métier mais aussi par des écrivains, des artistes ou des humoristes.

Célébrons par avance l'universalité de ce qui nous est promis!

Et commençons par Henri Michaux: «*Quand les Chinois se vantent d'avoir trouvé le diabololo, le polo, le tir à l'arc, le football, le jiu-jitsu, le papier, etc., eh bien, que voulez-vous, ça n'élève pas le Chinois. Ça n'élève pas non plus l'Européen. Ça élève l'Hindou qui, intensément cultivé, n'inventa pas le diabololo, le football, etc. Je serais une civilisation, je ne me vanterais pas d'avoir inventé le diabololo.*» (*Un barbare en Asie*, Henri Michaux, Édition Gallimard, 1967)

Et c'est Groucho Marx qui prolonge l'idée, avec son second degré habituel: «*L'ennui, c'est que nous négligeons le football au profit de l'éducation.*»

Ce qu'Ambrose Bierce notait déjà dans son *Dictionnaire du Diable*, à la lettre L comme:

«*Lycée,*

1/ *École antique où l'on s'entretenait de philosophie.*

2/ *École moderne où l'on discute de football.*»

Devons-nous pour autant aller aussi loin que Jorge Luis Borges: «*Le football est populaire parce que la stupidité est populaire.*»? (Borges: *Œuvres complètes*, tome 1). Considération que l'écrivain français Sylvain Tesson reprenait à son compte quelques années plus tard: «*Les Bleus se sont très mal comportés pendant la coupe du monde de football, c'est entendu. Mais, franchement, qu'attendre de gens qui marchent sur la pelouse avec des crampons?*» (*Géographie de l'instant*, Sylvain Tesson)

Sachons raison garder et ne dénigrons pas plus que nécessaire! Le foot est un jeu épatant. D'ailleurs, c'est Pierre de Coubertin lui-même qui l'a dit: «*Un homme inintelligent ou simplement lent dans sa compréhension ne deviendra jamais un bon footballeur.*» Pour autant, c'est un footballeur devenu par la suite entraîneur qui nuance cette appréciation: «*Si jamais j'ai besoin d'une transplantation de cerveau, je choisirai un sportif, car je*

veux un cerveau qui n'a jamais servi.» (Norman Van Brocklin) et les spectateurs ne sont pas non plus épargnés par Erma Bombeck, écrivaine et journaliste américaine: «*Quand un homme regarde trois matchs de football d'affilée, il devrait être déclaré légalement mort.*»

C'est bas! C'est mesquin! Mais je sens que vous adorez ça... et vous n'avez pas oublié Pierre Desproges: «*Les hémorragies cérébrales sont moins fréquentes chez les joueurs de football. Les cerveaux aussi!*»

Pourtant Valéry Lobanovski, l'ex-entraîneur du Dynamo Kiev, remarquait: «*Le football n'a aucun secret, il faut juste savoir réfléchir.*» Ce qu'Albert Camus avait déjà noté: «*Il n'y a pas d'endroit dans le monde où l'homme est plus heureux que dans un stade de football.*» Le même écrivit également dans *Pourquoi je fais du théâtre?*: «*Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités.*» À quoi Jean-Paul Sartre, ne voulant pas rester coi, ajouta: «*Au football, tout est compliqué par la présence de l'équipe adverse.*»

Ah! L'équipe adverse! Le footballeur irlandais Steve Lomas l'évoque: «*L'Allemagne est une équipe très difficile à jouer. Elle joue toujours avec 11 internationaux.*» Un comble! Ce qui nous ramène à la phrase fameuse de Gary Lineker, souvent très mal citée comme vous allez le constater: «*Le football est un jeu où 22 personnes courent, jouent avec un ballon et où un arbitre fait une quantité d'erreurs et à la fin l'Allemagne gagne toujours.*» On ne sait pas ce qui se passera à Moscou cette année, mais je crois savoir que l'équipe du Brésil en tremble déjà!

Au-delà de ces adversaires rétifs, qu'Éric Cantona écarte d'une phrase dont il a le secret: «*Je ne joue pas contre une équipe en particulier. Je joue pour me battre contre l'idée de perdre*», il y a l'arbitre, l'ombre noire au tableau: «*Un match de foot se joue avec 3 arbitres, il y a donc 3 fois plus de chances qu'il y ait des erreurs d'arbitrage.*» disait Guy Roux qu'on ne présente plus. Et encore, il prononçait cette phrase avant qu'il n'y ait cinq hommes en noir sur le terrain! Bill Shankly, joueur écossais et entraîneur historique du club de Liverpool, n'est pas d'un autre avis: «*L'ennui avec les arbitres, c'est qu'ils connaissent les règles, mais ne connaissent absolument rien au jeu.*» Et ce même Bill Shankly d'ajouter: «*Certains pensent que le football est une ques-*

tion de vie ou de mort. Cette attitude me déçoit. Je peux vous assurer que c'est bien plus important que ça.»

Alors, fête du jeu, de l'amitié, des exacerbations nationales? Il nous faut Frank Zappa, ce génie de la musique, pour le dire: «*Un pays n'existe pas s'il ne possède pas sa bière et une compagnie aérienne. Éventuellement, il est bien qu'il possède également une équipe de football et l'arme nucléaire mais ce qui compte surtout c'est la bière.*» Zappa qui n'a pas joué au foot aurait apprécié la remarque de l'écrivain Jean-Louis Fournier: «*Quand on a reçu un don, on a des obligations. Souviens-toi de la parabole des talents dans l'Évangile. Tu imagines la tête du père de Mozart si, à vingt ans, Wolfgang lui avait dit "J'arrête la musique, je voudrais être footballeur"?*» (*La servante du Seigneur*)

Certitude des temps à venir: cette coupe du monde de foot va faire parler! Et pas qu'un peu. On va gloser, analyser, s'empoigner... On va certainement aussi trouver motif à se moquer ou à encenser les acteurs, leurs sponsors, l'organisateur, le résultat... qui sera comme toujours faussement inattendu et qui fera tout de même date. Si d'aventure on devait voir des choses insipides, on pourra compter sur les commentateurs: «*Dans 95% des occasions où ils n'ont rien à dire, 99% des commentateurs sportifs donnent des statistiques*», une phrase attribuée à Roland Courbis, témoignant de son sens aigu de l'observation.

Si par malheur quelque chose vous avait échappé, laissons Johan Cruyff conclure comme il le fit lors d'une conférence de presse: «*Si j'avais voulu que vous compreniez, je me serais exprimé plus clairement.*»

Michel Lalet ♦

Ce texte est publié avec l'aimable autorisation de la revue du Comité de Paris de la FSGT où il vient de trouver une première vie.

Une publication que je ne saurais trop vous recommander!



PIERRE DRACHLINE



Casse-tête habituel : de quel poète vais-je parler cette fois-ci? Un poète actuel? Je n'y connais pratiquement rien! Un poète classique? Vous les connaissez tous! Alors? Alors, je retourne fouiller dans ma bibliothèque, vire les bouquins du premier rang, descends au niveau de l'étagère du bas (vous savez, c'est comme au supermarché, c'est souvent là qu'on trouve les meilleures affaires), les écarte les uns après les autres et, une fois de plus... Jackpot! Un recueil des années 70/75, des poètes de la région de Bruay-en-Artois, «*Bruay-en-Poésie*», je feuillette et... il y a un auteur que j'ai rencontré dans le Pas-de-Calais quand j'avais une vingtaine d'années: Jean-Claude Bailleul... J'approfondis mes recherches sur internet et découvre qu'il a fait partie jadis d'une anthologie sur les poètes du nord dans l'ancienne collection «*Poésie 1*» en 1973 et à côté de qui se trouve-t-il? Je vous le donne Émile... Jean-Louis Rambour (vous le connaissez celui-là, pas vrai? Il fut de l'équipe des Années et s'apprête à publier un poème magnifique «*Tombeau de Christopher Falzone*»...) et Pierre Garnier. Ma rubrique est toute trouvée, mais...

Ah, ah! Fausse piste les mecs, à côté de ce livre, il y en a un autre de ... Pierre Drachline... Je change mon fusil d'épaule (bien que n'étant pas chasseur). Ce sera lui! Un libertaire, ça me plaît toujours! Un livre de

1974, je relis, je me documente et c'est parti!

Ce livre, j'avais dû le lire en diagonale (j'étais jeune!), rien que les titres me faisaient penser que c'était un mec qui délirait, qui se prenait pour Artaud, je l'ai rangé puis... oublié. En le reprenant maintenant et en sachant plus sur l'auteur, je regrette, c'était un super mec, engagé et doué pour l'écriture: aussi bien sur le fond que sur la forme, style peaufiné et mots choisis au micron près. Il mérite qu'on s'y attarde.

Né en 1948 et décédé en 2015, il était très connu dans le monde de l'édition, fondant en 1972 les Éditions Plasma qui publièrent des gens comme Tristan Cabral, André Laude, René Crevel, André Frédérique, Jean-Roger Caussimon, Léo Ferré... tous quasiment inconnus à l'époque.

En 1993, il deviendra directeur éditorial aux Éditions du Cherche-midi.

C'était un amoureux de la littérature, en particulier les surréalistes (lire aussi son *Dictionnaire humoristique des surréalistes et dadaïstes*).

C'était aussi un homme révolté (il détestait les bobos qui méprisent les pauvres), n'aimant guère non plus les politiques qui, d'après lui, sont là pour «faire passer la pilule». Il s'étonnait que les Français ne se révoltent pas plus.

Ses écrits sont très caustiques, emprunts d'humour noir, très noir. Il était sans concession, y compris pour lui-même, ne se prenant pas pour un grand poète. Les extraits suivants le prouvent :

Les mots de l'imaginaire

(dans «*Suicide au jour le jour*»)

« Utiliser seulement les mots ayant un vécu, notre vécu propre et non celui des autres.

Je suis un tricheur et au poker de la Poésie je puise dans le Larousse des facilités.

Depuis que je me masturbe au Waterman, je n'ai cessé de tricher avec les mots. »

Les Déracinés de l'Absurde (*idem*)

« Une secrétaire remet du rimel sur sa façade publicitaire, deux ouvriers oublient leur HLM dans un tiercé, un étudiant disserte sur lui-même, et moi je joue aux cartes

avec mes illusions, en ignorant à tout jamais qui distribue les atouts.

Un peintre barbouille de salive des sièges, il peint enfin la vie dans sa crasse la plus vibrante. »

PS: Allez voir aussi les poèmes de Jean-Claude Bailleul, c'est de la belle ouvrage.

(Sans titre)

Des treilles de pluie se balancent le long d'un chemin de cravaches.

J'avance, obscur pantin, en me dénudant du fardeau des journées entassées dans la crécelle de mes souliers.

Je porte dans mes cheveux, la marque des sangsues buvant ma jeunesse à grands coups de salaires.

Ces sociétés créophages guettant l'innocence au coin d'une souricière de soupe.

La gangrène colères de mes inachevées me fustige au plus profond de mon sommeil.

J'ai dans la bouche le goût du café noir raclant les yeux rougis d'absence.

Un jour guidé par un soleil de lait, j'ai laissé tomber mes guenilles et je suis parti vers des îles de miel.

Ramassant des bouquets de cris sous les pattes des chiens, je marche solitaire.

Clown écartelé aux quatre coins du sourire des étoiles.

« *La Gangrène des Jours* », dans le recueil « *Suicide au jour le jour* », aux éditions PLASMA (1974)

Mario Lucas ♦

UNE CHANSON

« LES ANGLAIS BOMBARDAIENT LES PONTS » JACQUES BERTIN

Un samedi soir de l'été 67, j'écoute *La fine fleur de la chanson française*, une émission de Luc Bérinmont. J'y entends Jacques Bertin pour la première fois, dans une chanson, disons, fraîche mais sans grand relief (il s'agit de *Corentin*). Mais, la semaine suivante, il est plus convaincant avec des textes plus personnels. J'aime tout particulièrement *On se croit un peu poète*, au rythme irrégulier et surtout sans rimes. J'achète son vinyle et partage largement autour de moi cette voix nouvelle.

En 70, son troisième 30cm me sidère. *Louvigné-du-désert*, à l'évocation toute simple et surtout non rimée – une audace peu fréquente. *À celle que je ne verrai plus*, dont je modifierai les paroles vingt ans plus tard pour la faire parler de mes amours. *Je voudrais une fête étran-*

ge et très calme et cette superbe habitude que prend Bertin de titrer ses chansons de leur premier vers.

Et *Les Anglais bombardaient les ponts* au titre absolument improbable, sans rimes et avec une rythmique inouïe: les couplets sont de quatre vers, de huit, douze et... dix-huit pieds!

*Les Anglais bombardaient les ponts
C'était les noces de mon père
Le bal, les cris, les vendanges, c'était
la guerre*

*La nuit de noces à pied fourbus très
tard chez une tante du curé.*

Ce rythme sans repère installe un climat propice à l'étrange. La voix sans effets soutient l'ambiance de confidentialité: c'est une histoire familiale qui est racontée, pas de héros, pas de haut fait d'armes, rien que la langueur du quotidien. Et c'est en effet toute une vie que Bertin déroule, une vie simple, commune, amour, habitudes, lassitude, séparation – *Allons, l'église du Bon Dieu Est trop petite maintenant Trop de silences dans les cartons de maman*

De nuits de veilles on fera en deux fois le prochain déménagement. Les retrouvailles seront à la hauteur, sublimement mystérieuses, avec ce quatrain final qui est digne de Carver: *C'est une nuit d'hiver très tard / Il pleut dehors. L'hôtel est vide / Le veilleur de nuit a une souris très doux / Il dit "Ma mère lui prête son châle" et "Quelle chambre voulez-vous?"*

Quarante ans plus tard, je n'en ai épuisé ni les ténèbres ni le charme.

Léo Demozy ♦



PRÉSIDENT À VIE

Suzette m'a dit: "Lâche la présidence du Comité des Carottes Cuites" si tu veux faire du travail utile chez les "Amis du gai potager". Elle veut dire qu'il y a des dissensions entre les deux associations, mais pas plus que d'ordinaire. Le Gai Potager a été créé à l'initiative du nouveau président de "L'amicale anti-confessionnelle post laïque" émanant des Œuvres Républicaines que j'ai moi-même présidées durant sept ans, mais évidemment elle a été investie depuis peu par une bande de jeunes gens plus ou moins difficiles à comprendre. Tout de même, il ne faut pas exagérer: ils partagent les mêmes locaux au groupement des "Amis du bon sens rural" où j'ai un certain poids et je vois bien que la cohabitation se passe au mieux. J'ai donc répondu à Suzette que j'étais obligé de garder la présidence des deux! C'est une lourde tâche évidemment mais il faut bien que quelqu'un s'y colle! Mes amis du Cercle Inter communal que j'ai présidé pour la première fois il y a plus de dix ans m'ont amicalement poussé à accepter le poste. Ils suspectaient le baltringue qui m'avait succédé pour un bref intérim d'avoir des visées un peu trop ostensibles sur la Ligue des Jardins qui est un indéniable tremplin de pouvoir puisqu'il donne directement accès à la fédération régionale où pas mal de problèmes spécifiques sont créés afin de pouvoir ensuite les résoudre avec brio au plan local.

Quand la tournure que prenait le Comité des Commémorations a commencé à inquiéter les anciens, j'ai donc présenté ma candidature à la présidence des Bons Servants de l'Évêché, dans une volonté de pur apaisement, initiative que le diocèse a soutenu comme un seul homme. Il fallait une personne comme moi, capable de faire le lien entre les excès laïcards des uns et les tentations largement congréganistes des autres. Et puis, les gens du diocèse avaient idée qu'en s'assurant de mon entregent, ils auraient plus facilement accès aux subventions du département qui leur permettraient de lancer la première tranche de travaux sur les bâtiments conventuels. Ce n'est pas très logique en apparence, sinon que les choses sont tout de même assez liées dans le canton. Pour les subventions, on n'y est pas encore, mais tant qu'ils pensent que je peux aider, ma réélection et la paix

qui va avec sont assurées pour plusieurs années.

Évidemment, on est dans un tout autre registre avec les "Amis du gai potager", sorte de regroupement d'écologistes gauchistes qui selon moi ont créé cette association dans le seul but de faire pièce au Comité des Carottes Cuites, majoritairement investi par les agriculteurs-épandeurs et pour lesquels ces écologistes veulent tout simplement la mort du métier. Sans compter de vieilles querelles remontant à trois générations, époque où les pesticides n'existaient pas encore. J'ai donc dit à Suzette que je n'avais pas vraiment le choix. C'est toujours la même difficulté: il y a de plus en plus d'associations et de moins en moins de bénévoles! C'est le mal du siècle. Dans notre village de 542 habitants, nous avons quarante-sept associations et on ne peut pas dire qu'elles fonctionnent toutes avec la même énergie que celle dont témoigne en ce moment le Gai Potager. Suzette a ajouté que, puisque je préside vingt-neuf d'entre elles, ce serait sans doute astucieux d'en fusionner quelques-unes! C'est là où l'on voit que ma femme ne comprend rien à ces questions. Fusionner, c'est perdre en diversité. Moi, je suis un Républicain convaincu et je sais que la diversité est une chose précieuse qu'il faut soigneusement entretenir. Et puis fusionner, c'est regrouper, consolider et prendre le risque que l'une d'entre elles devienne trop puissante et empêche toute expression alternative. Mon esprit républicain se recroqueville d'effroi devant une telle perspective!

Suzette m'aide à visser ma cravate bleue, celle que je porte pour les inaugurations complexes et les soirées controversées. Les Carottes Cuites organisent ce soir leur fête annuelle de la Choucroute Consensuelle et plusieurs activistes des Amis du Gai Potager ont annoncé qu'ils s'y présenteraient. Le discours que je dois prononcer tiendra compte de la difficulté.

Suzette me dit parfois: "Germain, mon chéri, tu devrais faire de la politique!" C'est là qu'on voit bien que les femmes ne comprennent rien à ces choses. Je ne fais pas de politique, moi: je me dévoue pour le bien commun! C'est très différent.

Le Président.

Michel Lalet ♦



**LES BELLES HISTOIRES
DE RONAN LE MENN**

ce mois-ci :

**LE GRAND SAUT
VERS L'AU-DELÀ**

Ses amours, ses emmerdes... Pierrig ne le savait pas trop... Il connaissait la Marseillaise, le Chant des Partisans, la Paimpolaise de Théodore Botrel. Des airs appris par cœur sur les bancs de l'école. Des textes à savoir sur le bout des doigts pour passer le certificat d'études en bonne et due forme. S'il avait connu Johnny, Pierrig aurait chanté: "Noir, c'est noir. Il n'y a plus d'espoir!" Car le pauvre Pierrig ne tournait plus rond. Il avait le moral dans les chaussettes. Aucune issue pour sortir du merdier dans lequel il était. Plongé jusqu'au cou...

Un jour, il prit la décision de faire le grand saut vers l'au-delà. Pierrig viendrait alors alimenter les statistiques de l'INSEE qui font du département des Côtes d'Armor le champion de France pour le taux de décès suite à un suicide. Les psychologues et les analystes de tout poil se sont penchés sur le sujet. Leurs réponses: l'alcool, le manque d'ensoleillement, un mal de vivre, des conditions économiques difficiles, l'excès de radon dans le granit. D'autres allèrent même jusqu'à imaginer qu'aurait traîné un mauvais gène dans nos corps depuis les invasions celtiques en Armorique! Et tout et tout et tout...

Pierrig n'en avait rien à cirer de ces savantes hypothèses plus ou moins fumeuses. Il avait pris la décision de se supprimer. Un point, c'est tout. Pour se donner un supplément de courage, il avala au goulot quelques gorgées de lambig. Puis il monta, sûr de son fait, dans le grenier de l'étable. Il avait fait des essais de coulissage avec une corde qui servait à mener les veaux au marché du jeudi au Marchallac'h, à Lannion. Tout était au point. Une fois, le dispositif en place, il monta plusieurs échelons d'une échelle assez haute. Lui, le fumeur invétéré, il alluma une cigarette. Il aspira la plus grosse bouffée de fumée qu'il put. Ce devait être la dernière. Il compta jusqu'à trois. Il ferma les yeux. Et hop, le grand saut!

Ce fut un grand saut, en effet.

Mais pas vers l'au-delà! La poutre où il avait accroché la corde, sans doute rongée par les termites ou gagnée par la mэрule, céda sous le quintal qu'il faisait, auquel il convenait d'ajouter l'énergie cinétique. Pierrig s'écrasa de tout son long sur le plancher. Tout près d'un objet acéré qui avait été rangé là, un soc de charrue...

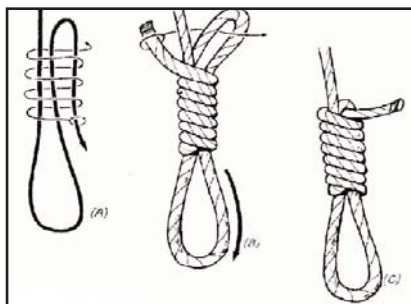
Jobic, le charretier, qui passait à proximité dans la cour en poussant une brouette, s'arrêta. Il enleva sa casquette où l'attendait un morceau de tabac carotte, une chique si vous voulez. Il se gratta la tête et se mit à soliloquer: "Biscoaz kemenn dal, para eo ar trouz-se?" (Par ma hure, c'est quoi ce bruit?) Et Jobic, curieux d'avoir réponse à son questionnement, de monter l'escalier aux marches grinçantes. Et, à son grand étonnement, que découvre-t-il devant lui? Son camarade Pierrig, hébété, la corde au cou comme un Bourgeois de Calais. Sans les clefs!

"Qu'est-ce qu'il se passe? s'inquiéta-t-il.

– Tu te rends compte, Jobic, coupa Pierrig, j'aurais pu me tuer en tombant!"

PS: Cette histoire vraie m'a été rapportée par Joël L.B., un homme qui gagne à être connu. Nous marchions dans la campagne de Tonquédec, quelque part du côté du château avec notre club de rando. Joël a gardé de sa carrière de représentant en Trégor, tant du côté costarmoricaïn que nord-finistérien, une mine incalculable d'anecdotes. Elles ont trait en grande partie aux gens de chez nous. Son sens de l'observation lui a permis de tout capter. Sa mémoire est fidèle... Il est impossible de rendre en français l'esprit et le phrasé de cette histoire...

Jean-Paul Simon ♦



PLAISIR D'AMOUR NE DURE QU'UN MOMENT...

Les amateurs de scholastique les moins éclairés pourront faire mention de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin, le rasoir d'Occam, l'âne de Buridan, mais tout un commun aura entendu parler des amours d'Abélard et d'Héloïse. Pierre Abélard serait demeuré un illustre inconnu pour qui ne s'intéresse point à la querelle des Universaux s'il n'avait subi l'ablation criminelle de ses amourettes à la suite d'une banale affaire de coucherie entre un professeur et une étudiante.

L'homme est ambitieux, il n'hésite pas à supplanter certains de ses maîtres et à ruiner leurs constructions spéculatives pour prendre leur place auprès de leurs étudiants. Ayant réussi à faire école et acquis une solide réputation en qualité de professeur de théologie et de philosophie scholastique, il est le précurseur de Sartre au quartier latin. L'un de ses collègues, le chanoine Fulbert, lui confie benoîtement l'éducation de sa nièce. Héloïse est intelligente, réceptive aux questions de l'esprit et possède tout le charme de ses dix-sept ans. Notre maître ne tarde pas à s'éloigner avec elle des sujets théologiques pour d'autres plus terrestres. D'abord discrète, la passion entre les deux amants devient plus lisible sur le ventre de la belle. Les choses de la nature sont telles qu'il leur naît une fille du beau prénom d'Astrolabe. Si de nos jours, les faits sont communs, à l'époque cela pouvait s'avérer scandaleux bien qu'Abélard n'eût accédé à la prêtrise. Un philosophe de renom ne pouvait servir la science et une femme sans perdre son prestige. Fou amoureux, il ne veut renoncer à sa belle mais tient à conserver sa réputation. Il éloigne le fruit de leur liaison en Bretagne et épouse Héloïse en secret avant de la confier à une abbaye complaisante sous le déguisement d'une moniale.

L'oncle Fulbert, se voyant joué par celui en qui il avait toute confiance, fulmine. Il stipendie une bande de sbires et les envoie malmener fortement le traître. La bande pénètre chez Abélard, le frappe, le saisit et lui tranche sans autre mode de procès l'objet du délit. Même au douzième siècle, ce genre d'agression est

criminelle et la Justice fait son œuvre: les hommes de mains subissent le sort du philosophe, avec en prime les yeux crevés et, quant à Fulbert, elle se contente, au regard de son rang, de lui confisquer ses biens.

Pendant ce temps, l'émasculé ne sait en quel lieu cacher sa honte. La meilleure alternative est de rentrer dans les ordres. Devenu la vertu incarnée depuis sa mésaventure, Il finit par devenir l'abbé d'une communauté de moines pilleurs et paillards qu'il remet dans le droit chemin avec rigueur et autorité. Il contraint sa femme à renoncer à la vie laïque, ce qu'elle accepte sans rechigner. Le voici libre de poursuivre ses cogitations philosophiques délivré de la chair mais non de l'amour.

La séparation forcée donna lieu à une correspondance passionnée et très biblique entre les deux amants. Plus tard Abélard écrira l'histoire de mes calamités. En vérité c'est bien Héloïse qui paya les frais de l'aventure car elle enferma sa jeunesse dans un couvent tandis que son amant raccourci poursuivit son œuvre entouré de nombreux disciples, avec sérénité, ce qu'il aurait fait s'il n'avait connu le démon du péché.



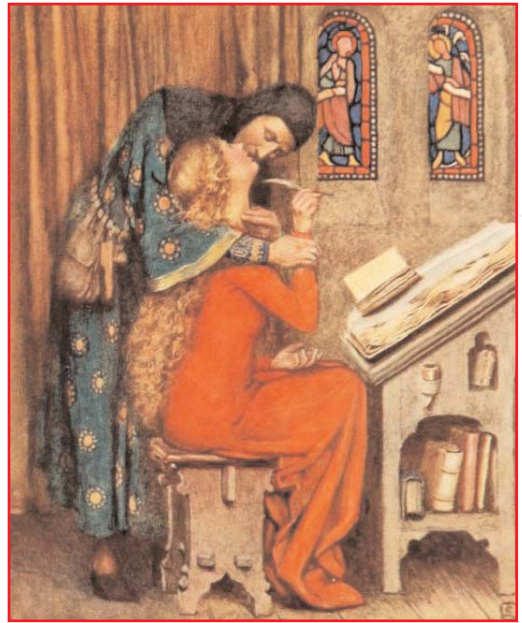
ET POUR LES CURIEUX...

Correspondance complète dans «*Abélard et Héloïse correspondance*», Bibliothèque médiévale, texte établi et présenté par Paul Zumthor, 10/18, UGE, 1979

EXTRAITS

HÉLOÏSE

Mon bien aimé, le hasard vient de faire passer entre mes mains la lettre de consolation que tu écrivis à un ami. Je reconnus aussitôt, à la suscription, qu'elle était de toi. Je me jetai sur elle et la dévorai avec toute l'ardeur de ma tendresse: puisque j'avais perdu la présence corporelle de celui qui l'avait écrite, du moins les mots ranimeraient un peu pour moi son image. Je m'en souviens: cette lettre, presque à chaque ligne, m'abreuva de fiel et d'absinthe, me retraçant l'histoire lamentable de notre conversion et des croix dont tu n'as, toi mon unique, cessé d'être accablé. Tu as bien tenu la promesse qu'en commençant tu faisais à ton amie: ses épreuves, en comparaison des tiennes, ont dû lui paraître bien peu de chose!



ABÉLARD

Heureux changement de ton état conjugal: épouse naguère d'un être misérable, tu as été élevée jusqu'à la couche du Roi des rois, et ce privilège honorable t'a placée au-dessus, non seulement de ton époux humain, mais de tous les autres serviteurs de ce Roi. Ne t'étonne donc pas, si je me recommande tout particulièrement, vivant ou mort, à tes prières: tout le monde sait que l'intercession d'une épouse auprès de son Époux a plus de poids que celle même de tout le reste de la famille; la Dame a plus de crédit que la serve.

«Où est la très sage Héloïs,
Pour qui fut châtré et puis moine
Pierre Esbailart à Saint-Denis?
Pour son amour eut cette essoine.»

François Villon

Ballade des Dames du temps jadis

